



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de SUCKAU (Wilhelm de), « Notice sur *Intrigue et Amour* », *Œuvres dramatiques*, Tome I, *Étude sur la vie de Schiller, Les Brigands, La Conjuración de Fiesque et Intrigue et Amour*, SCHILLER (Friedrich von), p. 287-289

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2484-7.p.0389](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2484-7.p.0389)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTICE

SUR

INTRIGUE ET AMOUR

---

La tragédie bourgeoise *Intrigue et Amour* suivit sur la scène, à trois mois d'intervalle, la tragédie républicaine *la Conjuration de Fiesque*. La première représentation eut lieu à Mannheim, le 15 avril 1784.

Le titre avait d'abord été *Louise Miller*, du nom de l'héroïne principale. D'après le conseil d'Imland, l'auteur y substitua le titre actuel, sous lequel la pièce fut jouée la première fois et est restée au théâtre.

Le mot d'intrigue par lequel, à défaut d'autre, nous traduisons le mot *Kabale*, n'indique qu'imparfaitement la réunion de crimes et d'atrocités, de corruptions et d'abus contre lesquels un amour noble et pur ne peut se heurter sans se briser.

Le principal conseiller d'un petit prince d'Allemagne s'est élevé au poste qu'il occupe par les plus basses et les plus criminelles menées. Pour mieux fonder son pouvoir, il ne recule devant aucune honte, et il voudrait pouvoir épouser la maîtresse du prince. Malheureusement il est trop âgé pour songer pour lui-même à cette union : en bon père, il la réserve à son fils. La corruption est si universelle et si uniforme dans le monde où il vit qu'il ne prévoit ni objection ni résistance. Mais ce fils a fait son éducation ailleurs ; il a rapporté des universités d'autres principes ; l'amour, un amour simple et vrai pour une jeune fille de seize ans, la fille d'un maître de musique, a achevé de lui ouvrir les yeux. La conscience et l'honneur lui semblent des biens supérieurs que rien ne remplace. Il veut sentir et vivre en homme, et non être une vile poupée de l'étiquette. Aussi l'offre de son père le fait-elle reculer d'horreur.

Dans l'explosion de ses sentiments, son secret lui échappe, et il livre

à la fureur d'un homme habitué à ne rien respecter et à ne reculer devant rien celle dont l'amour le rend inaccessible à toutes les séductions.

L'ambitieux, trompé dans ses calculs, veut d'abord employer la violence contre l'être chétif qui lui fait obstacle. Mais son fils est là pour défendre celle qu'il aime, et s'il est poussé à bout, il peut le perdre par une révélation terrible. Il cède devant une menace; mais un chemin détourné le conduira plus sûrement à son but. Ce que la force n'a pu obtenir, il l'obtiendra par la dissimulation et par la ruse. Il feint d'approuver les sentiments de son fils : il s'était d'abord trompé, mais il a reconnu que celle qu'il aime est tout à fait digne de lui. En même temps la machination la plus odieuse devra faire éclater aux yeux de son fils l'indignité de l'objet de son attachement. La jeune fille est livrée par sa vertu même et par son double amour pour son amant et pour son père. Pour sauver l'un d'une dure captivité et l'autre de la malédiction paternelle, elle consent à signer une lettre infâme qui doit la faire paraître coupable. Le jeune homme, trompé par les apparences et prédisposé par sa passion à la jalousie, tombe dans le piège. Il croit à la culpabilité de celle qu'il aime et il vient demander pardon à son père. Mais celui-ci ne profite pas de son crime. En tuant l'amour de son fils, il a tué chez lui la volonté de vivre pour ne laisser subsister que celle de se venger et de mourir.

Afin d'ôter au caractère du père ce qu'il aurait de trop odieux, le poète a placé à côté de lui un agent de bas étage de qui il a fait son complice et son conseiller d'infamie. Cette figure semble surtout destinée à représenter ce que la corruption d'en haut peut faire d'un petit fonctionnaire arrivé au dernier degré de la servilité et de la bassesse. Pour compléter cette impression, nous voyons un chambellan ridicule jouer, avec l'importance stupide d'un laquais et la plate servilité d'un courtisan, un rôle de marionnette.

Le père et la mère de la jeune fille forment un contraste très-fortement accusé avec l'aristocratie avilie. Ils représentent la petite bourgeoisie avec son honnêteté sans héroïsme, son respect héréditaire pour les nobles et les puissants, sa lâcheté et sa faiblesse, ses mesquines convoitises et ses vucs étroites. Les parents se sont réjoui aveuglément de voir le jeune seigneur prendre des leçons de musique et courtoiser leur enfant, sans rien redouter ni rien prévoir. En présence du mal accompli ou des outrages adressés à sa fille, le père retrouve quelque énergie, mais son âme, mal façonnée aux grands efforts ne lui suggère que

Les résolutions et des protestations avortées. Au dernier moment, quand, pour s'acquitter envers le père de celle qu'il a aimée, le jeune homme lui jette une bourse pleine d'or, la joie égoïste du malheureux qui a lutté toute sa vie contre la misère éclate avec une naïveté grossière. C'est bien la physionomie de l'homme qui n'a pas la force de se relever de l'abaissement auquel l'état social le condamne, mais que soutient seule sa droiture naturelle. Ainsi considérée, la figure du père de la jeune fille est peut-être une des mieux tracées et des plus vivantes du drame.

Ce que l'auteur a surtout voulu peindre et ce qui a rendu son œuvre si sympathique au public, c'est la tyrannie et la corruption des petites cours de l'époque, la misère et la honte qui en étaient la condamnation, et l'esprit de révolte qui en préparait le renversement. Le caractère prêt à la maîtresse du prince fait mieux qu'aucun autre ressortir cette intention. Elle est anglaise d'origine, et si, malgré tout l'orgueil national, elle est tombée dans l'abîme et y est demeurée, c'est que la contagion du mal a été assez grande pour l'atteindre à son insu, et qu'une fois qu'elle en a eu conscience, elle a cru voir plus de mérite à le combattre qu'à le fuir. Comme favorite, elle pouvait empêcher beaucoup d'injustices et de crimes; et elle a accepté la honte afin de faire du bien. C'est un écho des raisonnements du brigand Moor, c'est une plainte nouvelle contre la mauvaise organisation d'une société dont les désordres n'ont de palliatif que dans le dévouement d'une grande âme sacrifiée. Cependant le remède est pire que le mal, et la maîtresse du prince doit le reconnaître comme l'a fait Moor. L'un et l'autre cherchent une issue à leur impasse, ou plutôt une régénération dans l'amour; mais pour l'un et l'autre il est trop tard, et il ne reste de ressource à la favorite que dans la fuite et la misère, comme il n'en est resté au brigand que dans l'acte par lequel il se livre à la justice humaine.

Son troisième drame a été écrit par Schiller sous la même inspiration que les deux premiers. Les détails qui paraissent aujourd'hui les plus révoltants étaient peints d'après nature. Le poète les a mieux rendus parce qu'il les a vus de plus près, et le public, qui pouvait comparer la copie et l'original, a applaudi aux peintures qui étaient une flagellation des abus et comme un gage de l'émanicipation qui se préparait.